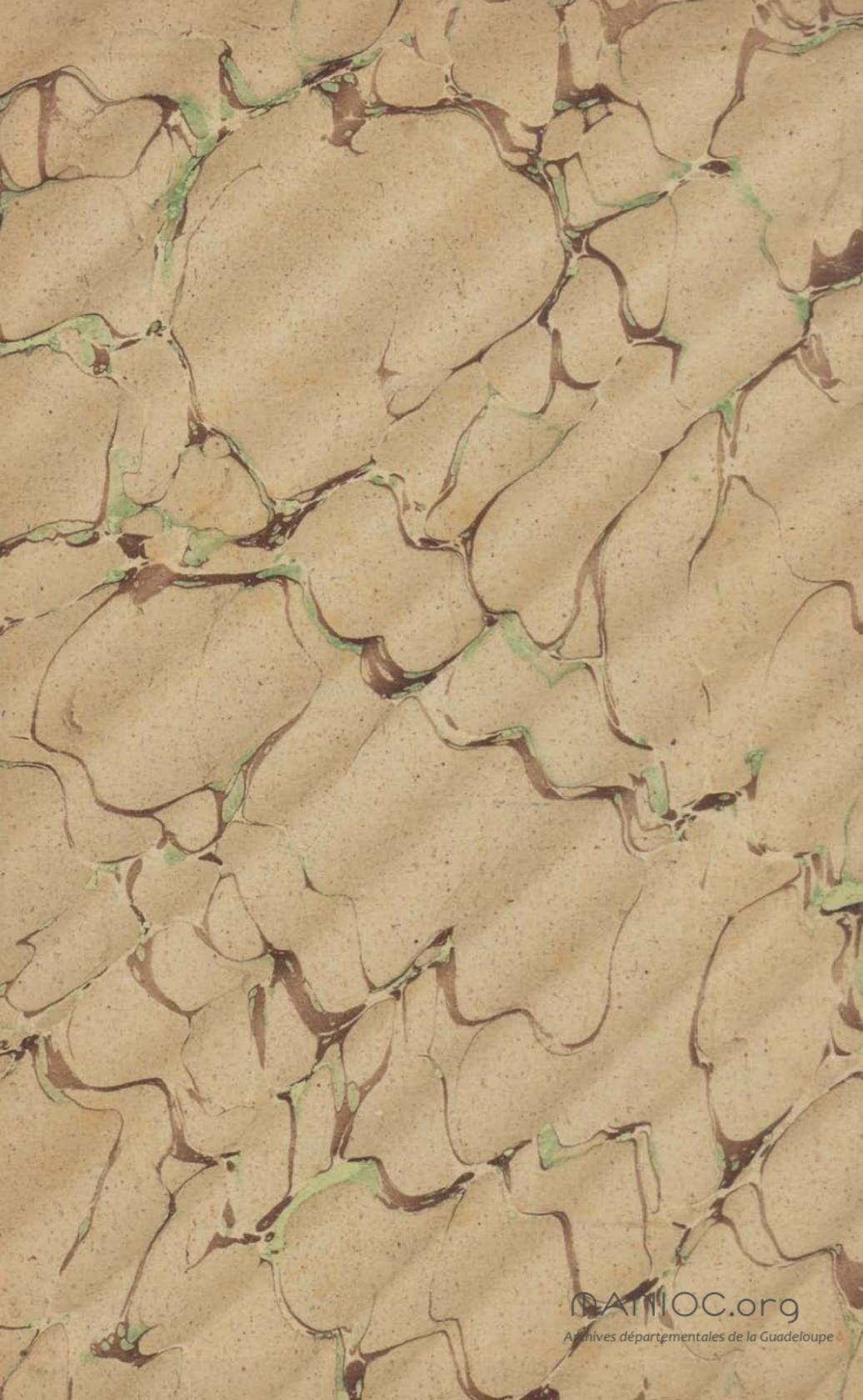
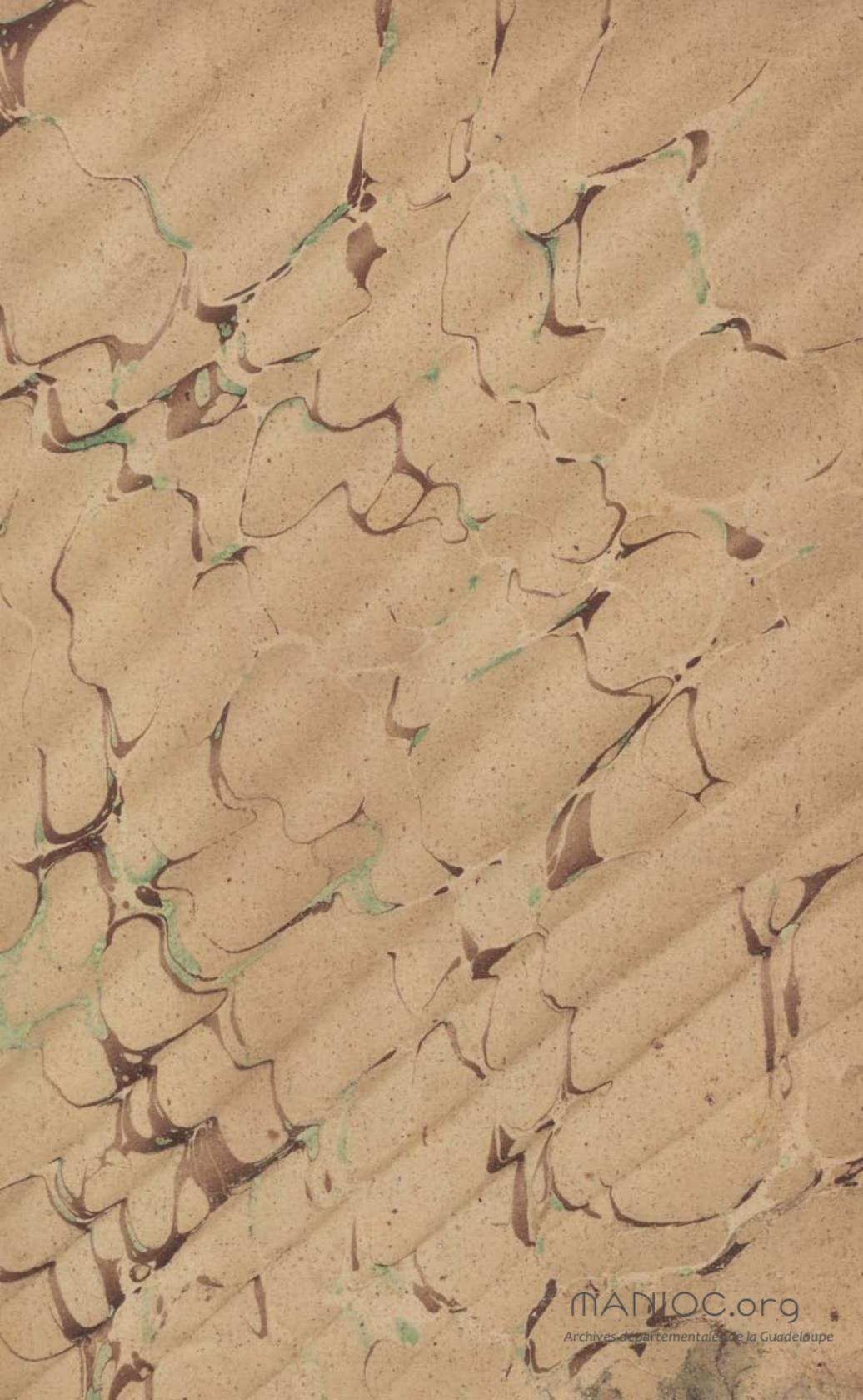


MAHOC.org

Manuscritos e Artefatos de la Universidad de Cádiz





MANIOC.org

Archives départementales de la Guadeloupe

C: 47

LAMETH

Rés 297





SOUVENIRS

D'UN

ÉCHAPPÉ DE PANAMA



Rés 299



# SOUVENIRS

D'UN

# ÉCHAPPÉ DE PANAMA

PAR

**PAUL MIMANDE**

*A. de la Haye*

« Je dirai : j'étais là ; telle chose m'advint :  
Vous y croirez être vous-même. »

LA FONTAINE.



PARIS

LIBRAIRIE ACADEMIQUE DIDIER

**PERRIN ET C<sup>ie</sup>, LIBRAIRES-ÉDITEURS**

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1893

Tous droits réservés.





A MONSIEUR HENRY FERRARI

Directeur de la *Revue Bleue*

CHER MONSIEUR,

*Vous avez bien voulu me conseiller de réunir ces pages qui, presque toutes, ont été présentées par la Revue Bleue au grand public de délicats et de lettrés où elle fréquente.*

*Afin de bien marquer que vous êtes un peu responsable de ma témérité, désireux surtout de vous apporter le témoignage sincère de ma reconnaissance, je vous les dédie. Ceci vaut une préface. En voyant votre nom placé en tête de ce petit livre, les amateurs de pamphlets, les friands du scandale, les gourmets de l'invective savent déjà qu'ils n'y trouveront pas leur compte.*

*J'espère, en revanche, obtenir l'approbation des hommes soucieux avant tout de remplir loyale-*

*ment le rôle de juges auquel nous haussent, ou nous réduisent, les circonstances. Ils me sauront gré, je le crois, de leur fournir des éléments d'appréciation dont l'impartialité leur paraîtra évidente et dont l'exactitude est celle d'un croquis dessiné d'après nature.*

*Cordialement à vous,*

Paul MIMANDE.  

---

CHAPITRE I

LA VIE A PANAMA



DE BORDEAUX A COLON. — LA VILLE-CLOAQUE. —  
CHRISTOPHE COLOMB. — TRAIN DE PLAISIR

Des milliers de Français, riches et pauvres, nobles, bourgeois ou manants ont été hypnotisés par ces trois syllabes « Panama » au-dessus desquelles flamboyait ce nom glorieux « Lesseps ». Tout à coup, le charme s'est rompu et l'on s'est réveillé dans le deuil et parmi les ruines. Voici maintenant que le grand vieillard, dont le front n'a plus d'aurole, entend de toutes parts le peuple lui crier d'une voix courroucée : « Varus, Varus, qu'as-tu fait de mes légions ? »

Je ne pense pas que, parmi ceux-là mêmes

qui n'ont jamais fait partie des joueurs de flûte et se sont montrés rebelles à l'engouement général, il y ait des hommes capables d'éprouver autre chose que de la tristesse en voyant leurs prédictions pessimistes à ce point dépassées par l'événement.

Ils ressentent, si j'en juge par mon propre écœurement, de véritables nausées à se heurter, soir et matin, aux basses insultes de ceux pour qui jadis le silence était d'or.

Le devoir de chacun de nous est, à mon humble avis, d'attendre, pour hasarder une opinion personnelle, que l'accusation et la défense aient exposé leurs arguments. Néanmoins, on ne saurait échapper à la douloureuse anxiété qui vient d'envahir la France entière à la nouvelle de ce grand procès : tout ce qui s'y rapporte directement est, pour notre esprit, une pâture dont son impatience est avide.

---

On peut donc, il me semble — tout en se gardant d'écrire une critique ou une apologie également malséantes du drame, — intéresser le public par de menus propos sur la mise en scène, sur les décors, sur les acteurs. Comme il est nécessaire pour cela d'y « être allé » et d'avoir vu, on ne risque point de bavarder à tort et à travers, ce qui n'est pas déjà si dénué de mérite.

---

Je suis arrivé dans l'isthme en 1886, au moment psychologique où commençait à gronder sourdement le tonnerre précurseur de l'orage : malheureusement, le petit rentier ne pouvait pas l'entendre, pas plus qu'il ne pouvait entendre les *De profundis* qui, là-bas, répliquaient à ses *Magnificat* inconsidérés. Ah ! s'il avait pu faire le voyage, avec quelle ardeur il se serait, au retour, élançé chez son agent de change, en lui disant : « Vendez mes Panama, vendez-les bien vite ! » Mais, j'ai lieu de croire qu'il n'eût vraisemblablement pas dépassé Bordeaux, ce rentier, tant il se serait trouvé refroidi en coudoyant dans les

bureaux des Transatlantiques les agents rapatriés par le *Lafayette* et ceux qui venaient retenir leurs places sur le *Saint-Germain* : les premiers, pâles, décharnés, l'œil éteint, démoralisés ; les autres, quoique bien portants, ne payant cependant guère de mine pour la plupart.

Et dans les cafés, dans les restaurants, quelles conversations encourageantes pour les néophytes !

— Je vous souhaite bonne chance. Quant à moi, du diable si je remettrai jamais les pieds dans ce pays, dût-on me donner cent mille francs par an...

— Ainsi, quand vous avez quitté l'isthme, il y avait une épidémie de fièvre jaune ?

— La fièvre jaune ! mais elle règne toujours là-bas.

-- La vie est-elle chère à Panama ?

-- Vous m'en direz des nouvelles.

— Croyez-vous que le canal sera terminé en 1889 ?

— Vous aimez à plaisanter...

En mettant le pied sur le pont du petit vapeur chargé de nous transporter à Pauillac, où le paquebot était mouillé, nous nous regardions comme on le fait au moment de marcher ensemble au combat, de ce regard particulier qui signifie : combien d'entre nous vont au-devant de la mort ?

J'étais loin de me douter alors que, six mois plus tard, semblable au soldat de Marathon, je serais l'unique survivant de la petite troupe.

Jamais départ ne m'a serré le cœur à ce point : il semblait que dans cette soirée du 24 décembre tout fût réuni pour nous appor-

---

ter des présages sinistres. La nuit était noire et le brouillard si épais que nous n'aperçûmes les feux du *Saint-Germain* qu'au moment où nous allions aborder le navire. Pendant que nous gravissions l'échelle de tribord, on *piqua* l'heure, et en même temps nous entendîmes les cloches de Pauillac et des villages voisins qui sonnaient la messe de minuit. Les sons nous arrivaient pareils à un glas lointain s'affaiblissant à mesure que le navire, ayant largué ses amarres et levé l'ancre, s'avavançait lentement vers la haute mer.

Le capitaine avait fait servir un réveillon et mettre du champagne sur la table : on y fit peu d'honneur, et personne n'osa porter le toast traditionnel.

Au bout de deux jours, le ciel et la mer étaient d'un beau bleu, la température délicieuse, le soleil brillait; il n'en fallut pas

davantage pour chasser toute trace de mélancolie parmi mes compagnons de voyage, et pour leur rendre cette confiance qui nous pousse, inconscients, vers notre destinée. Sur une cinquantaine de passagers, trente, au moins, étaient de nouvelles recrues de la Compagnie du Canal destinées à faire la *relève* : physionomies insignifiantes d'employés de bureau, séduits par l'appât d'une solde qu'ils n'avaient jamais rêvée, voyageurs novices et naïfs. Les autres avaient une tonalité moins banale.

Un politicien du Vénézuéla, à la fois journaliste, membre du Parlement et impresario, le rastaquouère classique : verbe haut, cheveux trop noirs, gros diamant à la cravate et des bagues à tous les doigts ; jouant beaucoup et gagnant souvent. Lorsque par hasard il perdait, il tirait de sa poche un brevet de

décoration, signé en blanc, et vous offrait d'acquitter sa dette, suivant la somme, par un ruban de chevalier, par une rosette, voire même — si le banco avait dépassé cinq cents francs — par une commanderie.

Un missionnaire protestant et sa femme, personne très maigre et très laide. Ce couple allait évangéliser je ne sais quelle population baroque. Ils étaient nouveaux mariés et fort amoureux, si bien que le capitaine dut leur intimer l'ordre de modérer l'élan des épanchements légitimes auxquels ils nous faisaient assister, et qui révoltaient particulièrement la pudeur d'un jeune Allemand joufflu.

Ce jeune allemand avait dans sa cabine une énorme provision de jambons, dont il engloutissait d'invraisemblables tranches entre le déjeuner, le lunch et le dîner. C'était un cadeau de sa fiancée, et chaque fois qu'il

avait la bouche pleine... « ses yeux se remplissaient de larmes ».

Nous avions encore deux nihilistes russes de manières très douces, complètement anéantis par le mal de mer et gémissant piteusement comme Panurge toutes les fois que le navire était un peu secoué.

Le passager de *marque* — ce passager est obligatoire à bord de tous les paquebots — était personnifié par un certain comte de R... Ce gentilhomme avait le nez rouge, le teint fort couperosé et la voix quelque peu enrouée; d'ailleurs, extrêmement élégant, correct en ses façons, voyageant en grand seigneur, dans une cabine de luxe. Il en imposait beaucoup à notre capitaine, auquel il avait montré une riche collection de photographies ultra-légères. Quand je rentrai en France, il était cocher au service du directeur des hôpitaux de Panama.

La traversée n'offre rien de très intéressant ni d'imprévu. A Fort-de-France, le soir, sur la promenade de la « Savane », au pied de la statue de l'impératrice Joséphine, des négresses abordent le nouveau débarqué en lui demandant s'il a de la « galette » : on croirait fouler le sol de la Grande-Jatte. A Pointe-à-Pitre, chef-lieu de la Guadeloupe, j'ai passé la soirée au cercle, où des gentlemen noirs de peau et peut-être un peu trop montés en faux cols, m'ont accueilli avec une courtoisie parfaite. La conversation roula sur la politique, et ces messieurs me parurent professer, pour la plupart, des opinions fort avancées.

La couleur locale reprend ses droits quand on arrive dans les petites républiques du Centre-Amérique.

A la première escale, dès que le navire eut stoppé, il fut accosté par une embarcation pleine de fonctionnaires et de militaires aux uniformes chamarrés. Pendant que le capitaine allait « à la coupée » recevoir ses brillants visiteurs, le commissaire du bord appela le maître d'hôtel et lui dit tranquillement : « Donnez des ordres pour le déjeuner du général et enfermez l'argenterie. »

Le général et sa suite s'offrent ainsi, deux fois par mois, un repas succulent aux frais de la Compagnie transatlantique ; pendant qu'il est à table, on dépose délicatement dans sa yole une caisse de vins fins et quelques victuailles à l'adresse de M<sup>me</sup> la Générale.

Les petits cadeaux entretiennent l'amitié et les relations commerciales.

Nous étions en plein pays d'opérette.

La Guayra, petit port où nous nous arrêtons pendant tout un jour est le Trouville du Vénézuéla, un Trouville compliqué de requins et où l'on se baigne protégé par un solide grillage ; les squales qui sont de l'autre côté se pressent pour contempler nos ébats aquatiques, — c'est flatteur, mais un peu gênant.

De la Guayra à Colon, on fait relâche à Porto-Cabello et à Savanilla, dont la température accablante a laissé mon esprit impuissant à résoudre ce problème : Comment le café qu'on y récolte n'arrive-t-il pas tout grillé chez les épiciers ?

Enfin, je mets le pied sur le warf de Colon, — Aspinwall pour messieurs les membres de la Société de géographie.

Le premier aspect n'est pas trop désagréable, car on a tout de suite devant les yeux le quartier européen, où sont groupés les consulats, les entrepôts, les maisons de commerce et les constructions élevées par la Compagnie du canal interocéanique. Ces dernières se composent d'une superbe villa destinée au président du conseil d'administration et qui n'a jamais été habitée, de logements d'employés, d'un hôpital très vaste, d'une église, etc., le tout bâti sur un immense terre-plein gagné sur la mer, auquel on a donné le nom de *Christophe-Colomb*. Cet ensemble d'immeubles a coûté des sommes très considérables. Pas un arbre, pas une goutte d'eau, pas le plus petit coin de jardin ; autour des maisons, du sable brûlant en guise de plates-bandes. *Christophe-Colomb* avait pourtant un avantage, celui d'être complètement isolé du

---

centre de la ville, dont il est séparé par la voie du chemin de fer.

Les employés y vivaient entre eux ; les vols, les assassinats, les incendies y étaient assez rares et, quand la brise soufflait de la mer, la fièvre jaune y faisait, disait-on, moins de ravages qu'ailleurs.

Au bout du warf est la gare qu'il faut traverser pour entrer dans Colon.

Je ne crois pas qu'il existe d'endroit plus affreux, plus sale, plus triste, plus nauséabond que cette ville de 25,000 âmes. Figurez-vous des ruelles où l'on enfonce jusqu'aux chevilles dans une boue sans nom, composée de toutes les immondices imaginables ; des maisons lépreuses, aux vérandahs pourries, d'où pendent des loques dégoûtantes. A chaque pas, des carcasses d'animaux que les vautours n'ont pas encore achevé de nettoyer et qui

empestent l'air. Un soleil de plomb fait mijoter le tout : on sent que les microbes doivent y frétiller d'aise. Quant à la population, elle est digne du cadre : c'est un ramassis d'échantillons de toutes les races humaines qui semblent jouer à qui perd gagne dans un concours ethnographique.

Je n'ai jamais rien vu, et j'espère bien ne jamais rien revoir de semblable ; car, plutôt, je jetterais ma démission de *glob-trotter* à la face de l'Univers.

Il paraît qu'Aspinwall possède un gouverneur avec toute une kyrielle de fonctionnaires ; j'aurais bien voulu faire la connaissance du directeur de la voirie !

Après cette charmante excursion dans la ville, nous allons serrer la main des officiers de notre paquebot, et, avant de monter dans le *Panama-Railroad*, nous saluons, pour la

---

dernière fois peut-être, le pavillon tricolore ; un peu de chauvinisme est bien permis à des gens qui risquent fort de dîner chez Pluton.

---

La locomotive a sifflé : *All right!* Cette exclamation est d'autant plus de circonstance que le chemin de fer de Colon à Panama est exploité par une compagnie américaine<sup>1</sup> ; on s'en aperçoit tout de suite par la désinvolture avec laquelle le voyageur y est traité. Vous montez en wagon sans avoir pris de billet ; mais, dès que le train est en marche, un individu, porteur d'une sacoche, les reins sanglés d'une large ceinture d'où émerge un revolver, parcourt le couloir central. Ce personnage rébarbatif n'est autre que le contrôleur ; vingt-quatre piastres, soit 120 francs, tel est le prix

<sup>1</sup> Il paraît que la plupart des actions de cette compagnie ont passé entre les mains de capitalistes français.

qu'il réclame pour un trajet de 70 kilomètres ; de tarif, point ; de reçu, aucun ; discuter est dangereux, paraît-il. Quel drôle de chemin de fer !

Les compartiments sont, d'ailleurs, assez propres et bien aménagés pour la chaleur. La ligne suit tout le bassin du Chagres et longe le tracé du canal. A peine a-t-on dépassé Christophe-Colomb qu'on l'aperçoit enfin, ce fameux canal, à son embouchure dans la baie d'Aspinwall ; il nous semble plus large que celui de Suez et tout à fait majestueux. Malheureusement, au bout de trois kilomètres, c'est-à-dire dès que cesse la plaine, la tranchée s'arrête et les chantiers commencent. L'ensemble des travaux a été divisé en un certain nombre de lots que des entrepreneurs se sont partagés. J'entends mes voisins discuter à perte de vue au sujet des contrats souscrits par la Compagnie du canal.

Vous pensez bien que, pendant mon séjour, je me suis fait là-dessus, tout comme un autre, une opinion raisonnée ; mais j'estime qu'il est convenable de la garder pour moi, n'ayant rien à démêler, Dieu merci ! avec les commissions judiciaire et parlementaire.

Les années 1885 et 1886 furent pour l'affaire du Panama ce que furent 1868 et 1869 pour la monarchie de Napoléon III : une floraison brillante, dernier effort de la sève sur un tronc creusé et prêt à tomber en poussière.

Au moment dont je parle, nous avions sous les yeux un spectacle fort intéressant. Une véritable fourmilière d'ouvriers, où dominaient les magnifiques nègres de la Jamaïque, s'agitait en tous sens, piochant, poussant des brouettes, chargeant des wagonnets, groupés autour des excavateurs, des perforateurs, des dragues. Au centre de chaque chantier, des

---

baraquements destinés au personnel, et l'inévitable Chinois, marchand de thé et d'autres boissons moins inoffensives, chez lequel viennent se fondre les piastres si durement gagnées. Dans les entreprises importantes qui occupent trois ou quatre mille hommes, ce groupement forme un village, et le train s'y arrête. De gare, pas l'ombre; on stoppe deux minutes, on lance vos bagages sur le sol, et on repart; vous avez juste le temps de descendre. Le train est déjà hors de vue lorsque vous êtes rentré en possession de votre malle, qui a roulé au bas d'un talus, et de votre sac de nuit qui a échoué dans la vase sans que vous puissiez avoir la consolation suprême de coucher une réclamation inutile sur un registre *ad hoc*.

Le railway ne quitte pas la forêt vierge, admirable décor de féerie: végétation luxu-

riante, rivière qui coule sous une voûte impénétrable de feuillage et de lianes, oiseaux dont le ramage ne répond pas au superbe plumage. Des caïmans, vautrés sur le bord des marais, nous regardent passer sans nous faire l'honneur d'un mouvement de curiosité et sans paraître se soucier de l'attention avec laquelle nous contemplons leurs vilaines frimousses.

A la Culebra, changement à vue. Une immense montagne de granit barre la route. C'est là que convergent tous les efforts de la bataille livrée à la nature. Les perforateurs l'attaquent avec rage, pendant que de nombreuses équipes de travailleurs s'acharnent contre elle ; nous savons maintenant, hélas ! comment le combat a fini, mais, à cette époque, on ne pouvait prévoir qui, de l'obstacle ou de l'homme, serait victorieux. Après un long

---

tunnel, nous retrouvons la même forêt, le même paysage et les mêmes exhalaisons paludéennes que nous venons de traverser : ouvrir les yeux et se boucher le nez, telle est l'attitude dont il convient au voyageur de ne pas se départir.

---



PANAMA. — MŒURS MILITAIRES ET CIVILES  
LES ROULETTES

A la nuit, le train, qui a marché fort lentement dans la journée, ralentit encore ; la voie s'élargit, on passe sur des plaques tournantes, on aperçoit des lumières : nous arrivons en gare de Panama. Le long du quai stationnent de petites voitures découvertes, forme *buggys*, presque toutes attelées de mules. On les prend d'assaut, on y empile ses bagages, et chacun dans sa chacunière roule à toute vitesse, au milieu d'un nuage de poussière, vers l'hôtel qu'il plaît au cocher de vous donner comme logement. Mon automédon, au bout d'un quart

d'heure de galop, m'arrête devant la porte du « Grand-Hôtel ». Un vaste hall vitré, au fond duquel s'élève un escalier à double révolution, des garçons en habit, un « chasseur » en livrée, tout donne à l'hôtel un air cossu, un air « maison de premier ordre », comme disent les guides. Ce sera cher, pensai-je ; mais, après une journée aussi fatigante, on ne lésine pas sur le prix d'un diner confortable et d'un bon lit.

Quelque peu réconcilié avec l'isthme, je suivis le garçon, qui m'introduisit dans une pièce ornée de quatre lits, dont trois étaient défaits ; çà et là, des vêtements jetés à la diable, des bottes crottées, et, flottant dans l'air, une odeur vague qui ne laissait aucun doute sur la couleur des habitants de ce dortoir. Je ne pouvais que soupirer et me résigner, car la chambre à un lit est une conception

---

égoïste qui n'a pas pris place dans les mœurs colombiennes.

Le dîner était peut-être bon, mais les serviettes et la nappe étaient si sales que j'aurais été dans de mauvaises conditions pour apprécier un chef-d'œuvre culinaire. J'allumai un cigare et sortis.

La façade du « Grand-Hôtel » donne sur la plus belle place de la ville, près de l'évêché, en face du palais National et de la statue de Bolivar. La moitié du *Tout-Panama* se promenait devant les « terrasses » des cafés, où l'autre moitié absorbait des boissons glacées. Mais j'étais de si méchante humeur que je tournai le dos à la foule et m'engageai dans la première rue qui se présenta.

Je marchais depuis un instant, lorsque des balles sifflèrent à mes oreilles en même temps que j'entendis plusieurs coups de feu ; le

hasard m'avait amené dans la ligne de tir de deux individus qui discutaient à coups de revolver ; l'un des antagonistes tomba, tué raide. Tandis que des passants l'emportaient, son adversaire se dirigeait tranquillement, entre deux soldats, vers le poste de police.

— Il en a pour cinquante piastres, me dit quelqu'un. S'il avait tué un blanc, ça lui aurait coûté cent ou cent cinquante piastres.

— Comment ! on ne le condamnera qu'à l'amende ?

— On ne le condamnera à rien du tout. Je vous parle du tarif des évasions ; cette nuit, le caballero mettra cinquante piastres dans la main du geôlier, et la porte s'ouvrira aussitôt. Si les agents de police n'avaient pas de temps en temps de petits profits, on aurait bien de la peine à les recruter.

Je ne jugeai pas utile de poursuivre ma

promenade, je regagnai sans encombre ma chambre ou plutôt *notre* chambre. Mes colocataires étaient couchés et ronflaient comme des chantres. Plein de méfiance sur la virginité de mes draps, je m'étendis tout habillé sur mon lit, où je ne tardai pas à m'apercevoir que, si les parasites sont de tous les temps, ils sont aussi de tous les pays. Vers deux heures du matin, mes trois nègres se levèrent, et, sans s'inquiéter de « petit blanc » qui pouvait dormir, ils se mirent à causer brusquement, tout en faisant une toilette sommaire, et, après avoir allumé leurs pipes, s'en allèrent en faisant claquer les portes.

J'attendis le jour avec impatience et m'élançai dehors pour chercher *una cuarta a lugar*.

Avec beaucoup de peine, je finis par trouver un petit appartement assez propre, qui me fit l'effet d'une succursale du paradis.

Mon logis était situé en face de la caserne. en sorte que j'étais aux premières loges pour observer les mœurs militaires. Cela me valut quelques bons moments.

Le gouvernement a trouvé une façon fort ingénieuse de simplifier le service de l'intendance : il ne nourrit pas ses troupes. Trois fois par jour, une longue théorie des femmes, tenant en équilibre sur leur tête des récipients de formes variées, s'engouffraient sous la grande voûte; c'étaient les mères, les épouses et les bonnes amies des « Boquillons » colombiens qui leur apportaient leurs repas. Ce système ne serait peut-être pas très comode en temps de guerre, et il ne laisse pas,

en temps de paix, que de donner lieu à des scènes difficilement conciliables avec l'austère discipline.

Le « prêt » ne constitue pas, comme chez nous, l'argent de poche du soldat, mais bien son *to be or not to be*; et, quand l'Etat ne paye pas exactement, — ce qui arrive de temps en temps — ce retard met l'armée à la diète. On ne peut pas exiger beaucoup de gens qui ont souvent l'estomac creux et auxquels on a confié des fusils avec une ample provision de cartouches. L'émeute est toujours dans l'air, et le moindre incident peut la faire éclater, quand ce ne serait que le désir légitime qu'éprouvent les officiers d'avoir de l'avancement.

Car là-bas, pour être général, il suffit d'avoir parcouru les rues, suivi de quelques hommes, en tirant au hasard sur les passants et sur

les maisons ; si la tentative échoue, on est mis pour trois ou quatre mois en prison, mais on n'en est pas moins général.

La sortie d'un régiment est un spectacle des plus réjouissants : chaque soldat porte son fusil à sa guise, qui sur l'épaule, qui sous le bras, qui en bandoulière ; l'alignement est totalement inconnu ; on marche suivant sa fantaisie et la longueur de ses jambes, les petits hommes trotinant à côté des grands ; sur les flancs de la colonne se pavanent les officiers, très nombreux. Leur uniforme, comme celui des soldats, est réglé par leurs goûts personnels. Les uns, très brodés, le képi orné de plumes, sont chaussés de pantoufles en tapisserie ; d'autres, cherchant sans doute à personnifier la démocratie armée, sont civils jusqu'à la ceinture et militaires de la taille aux talons, c'est-à-dire qu'ils sont

affublés d'un chapeau de paille et d'une redingote, d'un vieux sabre rouillé, cueilli dans un magasin d'accessoires, d'un pantalon à bande d'or et de bottes éperonnées, — quoique personne ne soit monté. Ce qui augmente le comique de ce défilé, c'est le sérieux de tous ces gens-là et la conviction des tambours et des clairons, qui battent et sonnent avec une parfaite indépendance musicale.

La plus belle manifestation militaire qu'il me fut donné de voir est la suivante :

Le gouverneur de Panama, qui, vous n'en doutez pas, est en même temps général, est logé dans un vaste et fort laid bâtiment, dont le rez-de-chaussée est occupé par sa garde d'honneur. Tout à côté demeure un négociant en vins et spiritueux. Ce voisinage fit qu'un beau jour la garde s'enivra tant et si bien qu'elle se mutina et mit le gouverneur

en état de siège. Son Excellence réussit néanmoins à s'échapper et vint, tout essoufflé, chercher main-forte à la caserne. Je vois encore ce gros homme, fort crépu, brandissant son ombrelle, marcher fièrement à la tête de ses fidèles cohortes pour aller reconquérir son palais. La bataille fut courte, et la victoire complète. Une heure plus tard, il revenait, ramenant ses prisonniers, qui titubaient, entre deux haies de soldats ; les clairons sonnaient et les tambours battaient encore plus fort que de coutume. Dans le quartier européen, tout le monde était aux fenêtres et se tordait de rire.

La science stratégique ne brillait pas, à cette époque, d'un très vif éclat dans les États-Unis de Colombie, et je crois qu'elle ne dépassait guère le « par file à gauche, marche ! » encore je ne jurerais pas que toutes les com-

---

pagnies fussent en état d'exécuter cette manœuvre. Les officiers ne subissaient aucun examen, et l'on pouvait être indifféremment nommé caporal, lieutenant ou colonel ; la plupart du temps, on préférait être caporal, parce qu'à celui-ci l'État fournissait gratis de vieux vêtements, tandis que l'officier devait s'équiper à ses frais.

L'armée colombienne n'est pas près de faire le tour du monde.

Du militaire à la beauté, il n'y a que l'espace d'une transition, et je ne saurais donner une idée juste de la vie qu'on menait alors à Panama, si je n'abordais — discrètement s'entend — certain chapitre qui tenait malheureusement beaucoup de place dans les préoccupations, dans le budget surtout du peuple de célibataires, véritables et occasionnels,

qui étaient accourus au pays des miasmes comme des mouches sur l'assiette traîtresse où s'étale le papier empoisonné.

Les Antilles avaient fourni un ample contingent de ces brunes qui ont poussé jusqu'à l'héroïsme du noir d'ébène le courage de leur opinion ; les « United-States » étaient largement représentés par de blondes misses. Chose surprenante, les belles du jour étaient les noires, tandis que les blondes ne se montraient guère qu'à la lueur des lustres. Le matin, sur l'esplanade qui domine la mer, ou vers six heures, sur la place de l'Évêché, au moment du cock-tail, les horizontales couleurs chocolat faisaient des effets de robe à traîne, de chapeaux extraordinaires, ornés de plumes et de fourrures. Beaucoup s'enfarinaient le visage avec de la poudre de riz, ce qui leur donnait l'aspect de pierrots en deuil. Elles

---

marchaient en se balançant, souriaient de leur bouche fendue jusqu'aux oreilles, et coulaient des regards qui signifiaient clairement : « *Nigra sum, sed formosa* ».

Je ne crois pas que leurs charmes aient enflammé beaucoup de cœurs, l'Européen se montrant en général peu friand de réglisse, fût-elle cueillie à Cythère.

Il n'en était pas de même des chignons dorés importés de l'Amérique du Nord.

---

Chaque soir, un peu avant minuit, des fenêtres s'éclairaient sur la place de l'Évêché, et, de toutes parts, éclatait une cacophonie bruyante dans laquelle se confondaient atrocement les airs de la *Mascotte*, des *Cloches de Corneville*, du *Trouvère* et de la *Marseillaise*, que jouaient à toute vapeur des orgues de barbarie aux sons criards. C'était le signal de la grande orgie.

Les tripots ont ouvert leurs portes : autour des tables de roulette se presse une foule bigarrée, dans laquelle beaucoup d'employés de la Compagnie, beaucoup d'entrepreneurs, ces derniers reconnaissables à leurs grandes bottes, à leurs chemises de flanelle et à leurs

barbes hirsutes. La chaleur est étouffante, l'atmosphère saturée de la fumée des cigares et de l'acide carbonique dégagé par le gaz.

Les yeux brillants de fièvre, les traits tirés, le front en sueur, silencieux, les joueurs suivent avidement la petite bille lancée par le croupier et qui tourne en sautillant jusqu'à ce qu'elle tombe dans l'un des casiers ; on appelle un chiffre, on pousse une pile de piastres devant le gagnant, tandis que les râteaux entraînent les autres mises. En un instant, les trente-deux numéros du tapis sont de nouveau couverts de pièces d'or et d'argent : faites vos jeux, rien ne va plus ; et la bille repart infatigable. La solde d'un trimestre, la grosse somme que l'on vient de toucher pour la paye du samedi s'engloutissent rapidement. Que deviendra-t-on demain, où mangera-ton, que fera-t-on, lorsque des centaines

de noirs assiégeront, menaçants, votre case ? N'importe, on continue pendant des heures, jusqu'au dernier maravédis.

Pendant ce temps, les orgues ne cessent de moudre leur répertoire.

A mesure que les perdants ont vidé leurs poches, ils abandonnent le champ de bataille et disparaissent. Vient un moment où le combat cesse faute de combattants : la nuit est fort avancée, et les rares vainqueurs, excités par cette lutte terrible, cousus d'or, éprouvent le besoin de triompher un peu et de faire largesse. Le Capitole n'est pas loin ; il suffit, pour y monter, d'ouvrir une porte et de gravir un escalier...

Les nymphes américaines sont là qui versent les libations au champagne et préparent le sacrifice.

Inutile d'ajouter que les offrandes aux dieux

---

et les frais du culte rétablissent promptement l'égalité des situations entre les favoris et les victimes du hasard.

Au nom de la morale, aussi bien que de l'hygiène, la Compagnie essaya d'obtenir la fermeture de ces établissements à double combinaison ; mais elle se heurta constamment à des fins de non-recevoir tirées de la raison d'état... représentée pour la circonstance, disait-on, par l'intérêt particulier de certains hauts fonctionnaires.

---



### III

#### DIFFICULTÉS DE LA VIE MATÉRIELLE

L'employé vertueux qui fuyait les lieux de perdition, qui ne buvait pas, ne prenait jamais de billet aux innombrables loteries qu'on tirait tous les dimanches, celui-là même avait bien de la peine à réaliser quelques économies. D'abord, il était payé en piastres, et la piastre évaluée 5 francs dans les bureaux de la rue Caumartin n'en valait plus que 4 sur les bords de l'océan Pacifique ; ensuite, sa nourriture, son logement, etc., atteignaient des prix fantastiques. La dernière gargote coûtait 500 francs par mois, et tout était à l'avenant : blanchissage d'un mouchoir, 10 sous ; d'une

chemise, 2 francs. Il est juste d'ajouter quelque chose pour l'usure du linge, car les négresses avaient l'habitude de parer leurs négrillons des manchettes et des cols qu'on leur confiait jusqu'à ce que ces objets eussent atteint une nuance suffisamment foncée pour s'harmoniser avec la lessive de la famille.

L'industrie du tailleur, celle du dégraisseur ne se sont pas acclimatées : aviez-vous fait un accroc à votre haut-de-chausses ou taché votre gilet, il fallait les jeter et les remplacer par un de ces hideux complets dont la forme et la nuance constituent, pour les exportateurs de confections, un privilège exclusif.

Les infortunés fumeurs souffraient beaucoup. On leur vendait au prix des meilleurs havanes d'infâmes cigares hollandais. Et quel tabac ! J'en ai la bouche amère encore quand j'y pense.

On marchait vraiment, là-bas, de désillusions en désillusions. Pour vous en donner une idée, sachez que le chapeau dit *Panama* a sa place marquée parmi ces légendes avec lesquelles on abuse l'humanité.

— Envoyez-nous, m'avaient dit mes amis, des panamas authentiques dont nous nous coifferons cet été en songeant à vous.

— Vous en aurez par douzaine, fut ma réponse généreuse.

Lorsque je débarquai, je fus d'abord un peu étonné de constater qu'on ne portait que des casques ; mais, réfléchissant que l'on n'est jamais prophète en son pays, j'entrai résolument dans un magasin et sollicitai un lot de ces couvre-chefs, auxquels la Colombie devait sa réputation, bien avant qu'il fût question de percer son isthme. Le marchand me regarda d'un air goguenard et me tendit un large cha-

peau de paille, sur la coiffe duquel étaient inscrits ces trois mots : *Mode de Paris*.

Presque tout le commerce était entre les mains des Chinois : cela explique pourquoi l'étranger était exploité avec une impitoyable férocité.

Quant aux Colombiens, descendants abâtardis des Espagnols, ils vivaient dans la crasse et dans un doux farniente qui suffisait à leur ambition. Ils profitaient, sans y avoir collaboré, des améliorations relatives apportées chez eux par les Européens, et ils drainaient, sans se donner aucune peine, un peu de l'argent répandu dans le pays.

Ce qu'on appelle dans une ville de province la société n'existait point à Panama, et je ne crois pas qu'un indigène ait jamais offert un dîner ou organisé une soirée. Le gouverneur faisait certainement de fortes économies sur

ses frais de représentation — en admettant qu'il en eût, — et se contentait d'aller se régaler chez le consul de France ou chez le directeur de la Compagnie, quand ceux-ci l'invitaient.

Le travail eût été un dérivatif à l'ennui profond dont on était imprégné, mais à deux conditions : la première, d'avoir quelque chose à faire ; la seconde, d'être en pleine possession de soi-même et de ses facultés. Or, d'une part, il y avait partout pléthore de personnel : nombreux état-major d'ingénieurs chargés de la surveillance des travaux et, dans l'immense bâtiment où étaient luxueusement installés les bureaux, véritable armée d'administrateurs et de scribes de tous ordres et de tout poil.

D'autre part, on était accablé par le climat. S'il y a quelque chose d'énervant, d'insup-

portable, c'est d'être constamment, nuit et jour, enveloppé par une buée chaude; on éprouve sans cesse l'oppression que l'on ressent chez nous lorsque le temps est très lourd et qu'un gros orage se prépare. Quand il pleut — et là-bas les pluies sont diluviennes, — votre chambre devient une étuve, les murs suintent et vous prenez, sans déplacement, un bain de vapeur.

A ce régime, les tempéraments les plus robustes s'affaiblissaient bien vite, et les énergies les plus éprouvées perdaient de leur assurance en face de ce spectre toujours présent au chevet de chacun : la fièvre jaune.

---

On a dit que chaque traverse placée sous les rails du chemin de fer de Colon à Panama représente un cadavre d'ouvrier, — et le chemin de fer a 74 kilomètres ! Si ce n'est vrai, c'est du moins vraisemblable. J'ai habité Panama à une époque très normale au point de vue de l'épidémie, puisque les navires sortaient du port avec des patentes nettes.

Eh bien ! savez-vous quelle était, dans les hôpitaux, la proportion des décès ? 76 pour 100 ! On y était transporté avec une jambe cassée, on allait y faire soigner un panaris, et, deux jours après, le malade avait son exeat... pour le cimetière.

Chaque matin, dans les bureaux, sur les

chantiers, plusieurs signatures manquaient à la feuille de présence : être absent était, en général, synonyme d'être mort.

Je reviendrai tout à l'heure sur ce triste sujet.

Quand M. de Lesseps est venu à Panama, lui a-t-on mis sous les yeux les vrais chiffres des décès? lui a-t-on exposé les souffrances du personnel, ses découragements, ses mécomptes? lui a-t-on persuadé qu'il y avait cruauté — et quelque chose de plus — à encourager l'émigration vers l'isthme?

Je ne le crois pas. Et on lui pardonnera, parce qu'il a beaucoup ignoré.

---

CHAPITRE II

LA FIÈVRE JAUNE



# I

## LES EUROPÉENS ET LE CLIMAT

Du golfe de Colon, la mer fait une pointe de quelques kilomètres dans l'intérieur des terres ; du golfe de Panama une large tranchée coupe une partie de la plaine.

Dans ces deux fossés, pleins d'une eau bleue qui scintille, des centaines de millions ont été engloutis, qui étaient les fruits précieux du labeur, de l'épargne, de la confiance. Leur perte constitue un malheur national fait d'innombrables ruines particulières.

De là, des indignations, des menaces, un orage de colères bien légitimes, sinon toujours très logiques dans leur expression.

Mais il y a toute une catégorie de gens qui, au milieu du déchaînement de la fureur, restent silencieux et qui, pourtant, ne sont pas moins intéressants que les spoliés et les dupes. Ces gens-là, ce sont les morts couchés dans les grands cimetières de Panama et de Colon sous des pierres tombales étiquetées d'un numéro matricule, ou dont les corps enfouis hâtivement ont été déterrés par les fauves et déchiquetés par les vautours.

Je ne veux pas rechercher si on a commis le crime de les attirer dans ce pays maudit par de menteuses affirmations ; car, encore une fois, mettant, lorsqu'il le faut, une sourdine à mes propres pensées, je me borne à raconter et n'accuse personne.

Cependant je m'étonne un peu, dans ma candeur, de voir un si grand bruit mené autour d'un misérable registre à souches conte-

---

nant les noms de quelques députés, alors qu'ils n'est pas fait mention des larmes et des désespoirs de tant de victimes ensevelies parmi les nègres, ou dont les os s'effritent pêle-mêle au soleil.

---

Comme je l'ai dit plus haut, je suis arrivé dans l'isthme quand les travaux étaient en pleine activité, et que la masse du public croyait encore au succès possible de l'entreprise.

Quatorze mille ouvriers sur les chantiers, plusieurs centaines d'employés dans les bureaux faisaient un large appel de fonds au capital souscrit devant les guichets de la Compagnie. Cet argent-là, du moins, a été bien gagné et n'a servi à corrompre aucune conscience parlementaire.

Les ouvriers remuaient les terres vierges et marécageuses, troublant dans leur repos

---

non seulement les caïmans épicuriciens, mais encore — péril bien autrement grave — les microbes prêts à se dédommager d'une inaction séculaire. A chaque coup de pioche, des miasmes pestilentiels se dégageaient, et la brise les portait à Colon ou à Panama où ils entraient à pleine fenêtre.

La fièvre jaune éclata partout à la fois suivie d'un sinistre cortège de maladies terribles, *vomito negro*, fièvre pernicieuse, etc. Celles-ci pardonnaient quelquefois; elle, jamais.

On a imprimé, on n'a pas craint de déclarer dans des conférences, que les ivrognes et les débauchés couraient seuls des risques.

Rien de plus inexact, pour me servir d'un euphémisme.

Ce qui est vrai, c'est que la jeunesse, la vigueur constituaient le plus grand des dangers : la mort paraissait dédaigner les têtes

chenues, et s'appliquer à ne faire que de belles hécatombes.

On ne s'acclimatait jamais à Panama. J'ai vu des gens saisis le lendemain de leur arrivée, d'autres enlevés tout à coup au bout d'un séjour de plusieurs années. Nous étions autant de Damoclès tremblant à chaque heure du jour et de la nuit d'entendre craquer et se rompre le fil qui retenait la lourde épée suspendue au-dessus de nos têtes. Ah ! croyez-moi, lorsqu'on a mené cette vie pendant quelque temps, on se sent prêt à braver bien des choses. Pendant la guerre, j'ai pris part à des combats corps à corps ; dans d'autres occasions, sur la rivière Rouge, par exemple, où j'ai failli être pris par des pirates, les compagnies d'assurances m'eussent refusé la moindre « police » ; eh bien ! c'est à Panama que j'ai connu la peur, cette peur qui vous

envahit jusqu'aux moëlles, angoisse affreuse que je ne souhaiterais pas à mon plus cruel ennemi.

Les nerfs étaient extrêmement surexcités, et nombre de gens cherchaient dans le jeu, dans d'autres distractions encore, un dérivatif à cette pensée lancinante qu'on vivait peut-être son dernier jour. On passait des nuits autour des tables de roulette et des tables de restaurants équivoques, on y laissait son argent, mais ce serait une erreur de supposer qu'on devînt, de ce fait, plus exposé à la griffe des monstres : en s'affaiblissant, on perdait de sa valeur.

J'ai vu agoniser tant de gens, que je serais bien embarrassé d'en dresser la liste ; ma mémoire ne voit plus que d'une manière confuse la plupart de ces têtes pâles et convulsées dont j'ai eu souvent le triste devoir

d'abaisser les paupières. Néanmoins, elle évoque encore distinctement certaines figures et certains faits dont elle a gardé une empreinte ineffaçable.

Je me propose d'en citer quelques-uns. Ils vous inspireront, je l'espère, respect et pitié pour la foule de nos compatriotes inconnus qui ont payé plus cher encore que les porteurs de titres les sottises de M. X... ou le luxe de M. Z...

Tout ce que je vais dire est scrupuleusement exact. Vous me permettrez, seulement, d'omettre certains noms et d'en modifier d'autres par des raisons de convenance sur lesquelles je n'ai pas besoin d'insister.

---

## II

M. BOYER, INGÉNIEUR EN CHEF, DIRECTEUR DES TRAVAUX. — M. DURET, INGÉNIEUR. — M. LA VIEILLE, CONSUL GÉNÉRAL DE FRANCE.

M. Boyer, jeune ingénieur plein de talent et d'avenir, célèbre par la construction du plus beau pont de chemin de fer qui soit en France, s'était enthousiasmé pour l'œuvre grandiose du percement de l'isthme de Panama. La Compagnie lui offrit la direction générale des travaux : il accepta et partit, rêvant la gloire. Très simple comme le sont en général les gens de valeur, travailleur infatigable, le nouveau directeur ne tarda pas à grouper autour de lui les sympathies, à inspirer la confiance,

et à galvaniser les bonnes volontés. Mais, au moment où il débarquait dans l'isthme, ni la science, ni l'activité, ni le dévouement d'un homme ne pouvaient plus réparer les fautes commises. Sa première inspection lui montra la fâcheuse réalité des choses, si différente de celle qu'il avait lieu d'attendre. Son chagrin fut immense ; mais, en chef courageux, il ne voulut pas désertier la lutte, quoique désormais certain qu'elle serait funeste et qu'il risquait d'y perdre sa renommée. A peine arrivé, donner sa démission, c'était crier le sauve-qui-peut des irrémédiables paniques. Il resta.

Quelques semaines plus tard, j'avais l'honneur de déjeuner avec lui chez le consul général de France, — qui mourut le mois suivant. Comme on en était au café, M. Boyer changea tout à coup de visage et se plaignit de ressentir de violentes douleurs. Nous le

mêmes dans une voiture qui le transporta chez lui ; les médecins accoururent. Ils virent tout de suite que c'était à *elle* qu'ils avaient affaire. On essaya par tous les moyens de la combattre, on employa même ce remède fort en usage contre le vomito negro mexicain et qui consiste à faire avaler au malade un litre d'huile mêlée à du sel et à du jus de citron. Rien n'y fit, et la décomposition du sang se révéla par des taches sur les membres. M. Boyer n'eut pas un instant d'illusion sur son état. Il appela le médecin en chef :

— Docteur, ne cherchez pas à me tromper. Pouvez-vous m'assurer que je passerai la journée ?

— Peut-être...

— Merci. Vite, alors une plume et du papier, que j'écrive à ma femme.

Au bout de quelques lignes, il s'arrêta et

tourna la tête vers M. l'ingénieur Duret :

— Mon ami, je ne peux plus... Je vais dicter.

M. Duret, étouffant ses sanglots, prit la lettre commencée, et le malade, d'une voix qui faiblissait d'instant en instant, se mit à parler à sa jeune femme et à son enfant dans les termes les plus touchants, les plus élevés et les plus tendres. Nous pleurions tous ; lui seul était calme. Quand il eut fini sa lettre, il nous dit :

— Maintenant, je suis prêt, j'attends la mort, je la sens proche, je la désire.

Les taches avaient envahi le visage. Il prononça encore quelques mots que nous ne pûmes saisir, un adieu probablement, ouvrit les yeux, sourit comme si ses chers aimés lui apparaissaient, poussa un soupir et demeura immobile...

Ce fut une consternation générale. En sui-

---

vant le char funèbre qui contenait les restes de M. Boyer, la foule eut l'instinct qu'elle conduisait le deuil de la grande entreprise.

M. Duret, désolé de la perte de son meilleur ami, résolut de rentrer en France; lui aussi, avait une jeune femme et un fils; mais la mort refusa de lui faire crédit jusqu'au prochain paquebot, et M<sup>me</sup> Duret se trouva veuve presque en même temps que M<sup>me</sup> Boyer.

J'ai dit que le consul général de France, M. La Vieille, succomba très peu de temps après: c'était un ancien député, fort aimable homme, très spirituel, et qui avait su prendre une excellente attitude, soutenant les intérêts français, sans les confondre plus qu'il ne fallait avec les intérêts de la Compagnie.

Par une faveur exceptionnelle, son corps fut ramené en France. La ville de Cherbourg lui fit des obsèques solennelles et touchantes.



### III

MON AMI ROBERT. — LE MILLIONNAIRE ABANDONNÉ.

LE JETTATORE

A la suite de quelques peccadilles de jeunesse, Robert de T... avait été envoyé à Panama comme simple employé de la Compagnie. C'était un garçon de vingt-six ans à la physionomie ouverte et gaie, aux manières distinguées. Nous étions *pays*, Bourguignons tous deux, nous nous connaissions de nom et tout de suite nous nous étions liés. J'avais quelques années de plus que lui, assez pour prendre le droit de lui donner des conseils, trop peu pour jouer vis-à-vis de lui le rôle de mentor.

Il ne se passait guère de jour sans que Robert vînt, au sortir de son bureau, me prendre sous ma vérandah pour aller flâner de conserve sur le bord de la mer à l'heure où le soleil fait semblant de se coucher. Souvent notre causerie se prolongeait fort tard dans la soirée, et j'étais parvenu à le détourner tout à fait du chemin de la roulette qui l'avait d'abord tenté. Son père en avait été instruit par mes lettres, et s'était départi de la rigueur qu'il avait cru devoir montrer pour assagir le jeune étourdi. En sorte que, dans le petit castel familial, on s'apprêtait à embrocher le veau gras dont Robert se léchait déjà les lèvres.

— Dans un mois jour pour jour j'embrasserai ma mère, me dit-il, dans une de nos promenades. Jamais je n'aurai été si heureux!

J'étais doublement content de son bonheur, car je sentais que j'y étais pour quelque chose.

Je ne me doutais pas que quarante-huit heures plus tard nous serions encore l'un à côté de l'autre ; mais, hélas, nous disant adieu ! lui, couché dans un lit d'hôpital, moi le soutenant pour qu'il pût respirer plus à l'aise la tête sur mon épaule.

La voix était devenue toute grêle, comme celle d'un petit enfant.

Il était anxieux.

— Sommes-nous seuls, les infirmières se sont-elles éloignées ?

— Oui, voulez-vous que je les appelle ?

— N'appellez pas, elles me voleraient. Passez votre main sous mon oreiller... là... prenez mon portefeuille... mettez-le dans votre poche... quand je serai mort, envoyez-le...

Il contient deux billets de mille francs...  
C'était pour mes dettes...

— Voilà le portefeuille ; vous voyez, je le mets dans ma poche, je suis complaisant pour vos manies de malade.

Ses traits se détendirent, et il eut un regard de remerciements. Au bout d'un moment :

— Ma mère entre dans l'église, elle s'agenouille, elle prie pour moi... Maman, ma petite maman, j'ai la fièvre jaune, je ne veux pas mourir si loin...

J'épiais le dernier souffle, lorsque j'entendis que du fond de la salle des hommes marchant rapidement et sans précaution se dirigeaient vers nous ; quelque chose me frôla. Je me retournai à demi et je vis qu'on apportait le cercueil.

— C'est ma mère qui vient, murmura Robert.

---

Je rapportai moi-même le portefeuille dans la petite maison du Morvan.

La tombe de Robert porte, je crois, le numéro 925.

---

Les infirmières me voleraient, m'avait dit le pauvre Robert. Sa crainte n'était que trop fondée, car dans les hôpitaux, dans les maisons particulières, dans les hôtels, on ne se gênait pas pour dépouiller à l'occasion les morts ou les moribonds.

C'est ce qui arriva à un homme fort riche qui était venu tenter une spéculation à Panama. Singulière idée, quand on possède, comme celui dont je parle, une quinzaine de millions, et qui tendrait à prouver qu'à cette époque il y avait encore des naïfs parmi les capitalistes rôdant autour de la Compagnie.

Cet homme arriva un beau jour au Grand-Hôtel, débarquant du paquebot, avec deux

---

amis et une jeune personne aux allures tapageuses. Son projet était d'acheter une grande concession pour la revendre aussitôt, divisée par lots, à des entrepreneurs de moindre envergure. Il avait calculé un honnête bénéfice. Comme les affaires le plus rapidement conclues sont les meilleures, la bande joyeuse monta le jour même à cheval pour aller visiter le terrain. Au retour, le capitaliste fit grise mine au champagne et se déclara souffrant. On fit appeler un médecin qui était, je crois, le distingué D<sup>r</sup> Didier. Celui-ci déclara sans ambages que son client avait la fièvre jaune. A peine cette sentence était-elle prononcée que les deux amis et la jeune personne firent charger leurs malles sur une voiture et reprirent le train de Colon afin de s'embarquer sur leur paquebot, qui était encore en rade.

Quant à leur malheureux compagnon, ils le laissèrent débattre comme il pourrait ses intérêts avec la mort. Dieu seul fut témoin de son agonie et lui pardonna certainement d'avoir blasphémé.

Lorsqu'enfin on s'occupa de lui, ce fut pour enlever son cadavre. On s'aperçut alors qu'un voleur pressé lui avait coupé un doigt pour emporter un assez beau diamant qui brillait à sa main gauche.

---

Les Chinois vivent à côté de leur cercueil et n'y pensent guère. Nous ne pouvions pas en dire autant, car nous étions hantés continuellement par la pensée que nous irions prendre place parmi ces tombes alignées et numérotées comme des maisons dans une rue ; il nous semblait à tous que mourir dans cet affreux pays, c'était mourir deux fois.

Cette obsession finissait par rendre superstitieux : pour ma part, je confesse que je fus bien près de croire à la jettatura. Voici comment :

Nous étions six à table, dans le restaurant où j'avais pris pension, et nous causions du

seul sujet intéressant, les décès du jour, quand un individu entra, s'assit dans notre voisinage et commanda son menu.

— Pourquoi cet homme me regarde-t-il ainsi ? dit X... d'un air inquiet.

— Qu'est-ce que cela vous fait ?

— Vous ne savez donc pas que c'est un jettatore ?

— Nous nous mêmes à rire.

Dans la soirée, X... avait un accès de fièvre, et le lendemain nous n'étions plus que cinq.

Le même individu vint se rasseoir et ne nous quitta pas des yeux.

Deux d'entre nous furent pris d'étourdissement, et on les enterra douze heures après.

Réduits à trois, nous changeâmes de restaurant. A peine avions-nous déplié nos serviettes que nous vîmes entrer le jettatore qui vint se placer près de nous. Il nous prit une folle

---

envie de fuir, mais le respect humain nous retint.

Le lendemain nous n'étions plus que deux.

Je ne sais ce que nous aurions fait si nous n'avions appris en même temps la mort du jettatore.

Cette nouvelle me causa une joie dont la vivacité montre bien ce que nous portons en nous de lâcheté et de sauvagerie.

---



## IV

### LA ROSE DE LA CULEBRA

Lorsque Jehovah eut chassé de partout le vieux Moloch, il a dû, comme fiche de consolation, lui céder en toute propriété la langue de terre qui sépare Colon de Panama. Malheur à qui, d'aventure, se hasarde à y faire résonner la viole d'amour.

J'ai vu de jeunes imprudents payer bien cher cette audace.

La *calle real* est la principale rue de Panama, celle des magasins, — si on peut donner ce nom aux noires boutiques où s'amoncellent dans un désordre qui n'est point un effet de l'art des marchandises de toutes sortes très

surprises de voisiner. J'étais entré dans un de ces endroits pour acheter très cher je ne sais quoi de très mauvais, lorsque j'entendis mon nom prononcé par une voix argentine. Je me retournai avec surprise et reconnus une charmante jeune fille que j'avais vue souvent à Brest.

— Vous ici, mademoiselle Delorme !

— En personne, comme vous voyez. Voilà bientôt six mois que je suis dans l'Isthme où j'ai accompagné mon frère Albert. Nous composons à nous deux toute notre famille, et, quand il est parti de France, je n'ai pas eu le courage de le laisser s'embarquer tout seul.

— Dites plutôt que vous avez eu le courage de le suivre.

— Bah ! nous nous portons à merveille, et je ne sais pas encore ce que c'est qu'une migraine.

---

— Mes compliments. Mais vous n'habitez pas cette laide ville ? Je vous y aurais rencontrée.

— Non, Albert a une entreprise à la Culebra.

— Alors, c'est vous qu'on appelle « la Rose » ?

— Vous connaissez mon surnom ?

— Il n'en fut jamais de plus expressif.

Un jeune homme entra : c'était Albert Delorme. Je n'ai pas besoin de dire que nous échangeâmes de cordiales poignées de mains ; à l'étranger deux Français qui se retrouvent s'accueillent comme de vieux amis. Nous causâmes un instant, et je lui promis d'aller le dimanche suivant passer la journée chez lui.

Si je fus exact, vous le pensez : de telles aubaines étaient rares.

Quatre couverts étaient mis dans une salle à manger proprette.

— Je vais vous présenter mon associé, me dit Albert : un charmant garçon qui s'appelle Jacques Lormon.

— Allons, Madeleine, continua-t-il, ne rougis pas ; une rose ne doit pas rougir.

Puis, se retournant vers moi :

— C'est tout un petit roman dont la conclusion est celle-ci : Jacques Lormon sera dans quinze jours mon beau-frère. Maintenant que vous êtes au fait, et que voici venir le héros de l'histoire, nous allons nous mettre à table avant que la glace ne fonde dans nos verres.

Le fiancé de M<sup>lle</sup> Delorme me plut dès les premières paroles échangées. Le déjeuner fut très gai, on fit des projets à perte de vue, et l'on but au bonheur du futur ménage.

Lorsque la chaleur fut un peu tombée, les

deux entrepreneurs me firent visiter leurs chantiers, m'expliquèrent le mécanisme des puissantes machines s'escrimant contre le bloc de la Culebra. Ils n'avaient pas foi dans le succès de l'œuvre commencée par la Compagnie. « L'Administration, disaient-ils, fait preuve d'une incapacité navrante; elle est encombrée d'inutiles, succombe sous le poids des charges financières et, grâce à la maladresse de ceux qui ont rédigé certains de ses contrats, elle est la proie du chantage.

« Les obstacles à vaincre sont considérables, et les moyens d'action feront bientôt défaut. M. de Lesseps est venu visiter les chantiers; on ne lui a fait voir que ce qu'on a voulu. Quant à nous, nous avons cédé notre privilège, et aussitôt que le mariage dont vous acceptez, n'est-ce pas, d'être l'un des témoins, sera conclu, nous mettrons le cap sur la France,

emportant quelques économies très modestes, mais bien gagnées, car la vie active est dure sous ce climat de feu. »

Je repris le dernier train venant de Colon, fort satisfait d'avoir contemplé ce phénomène : un toit colombien abritant des Européens contents de leur sort.

La semaine suivante, un matin, je vis entrer chez moi, tout essoufflé, le domestique de M. La Vieille, consul général de France.

— Monsieur le Consul vous prie de vous rendre en toute hâte à l'hôpital ! me dit-il.

Intrigué, inquiet aussi à ce mot : hôpital, je sautai dans le premier buggy que je rencontrai, et dix minutes après je franchissais une fois de plus le seuil de la vaste salle Saint-Jean.

Au pied d'un lit, plusieurs personnes étaient groupées : le consul, ses secrétaires, des reli-

gieuses; enfin, près du chevet, Albert et Jacques, pâles et tremblants.

Je compris.

Dans le lit, étendue sans mouvement, bien changée, mais toujours belle, ma petite amie, la rose de la Culebra.

— Monsieur Lormon, consentez-vous à prendre pour épouse Mademoiselle Delorme, ici présente?

Jacques fit un signe d'acquiescement.

— Mademoiselle Delorme, consentez-vous...

Le magistrat n'acheva pas. Un frisson avait secoué le corps de la jeune fille; ses doigts délicats, dont l'un portait déjà l'anneau nuptial, se crispèrent sur le bras du fiancé.

. . . . .  
. . . . .

Voilà quatre ans que j'ai quitté Panama.

Mes travaux, mes voyages, des préoccupations de toutes sortes avaient, je l'avoue, presque effacé de mon esprit le cauchemar de mon séjour en Colombie. J'étais bien loin de songer à la Culebra, lorsque l'autre jour, par un de ces hasards vulgaires qui rapprochent, à Paris, des gens venus de partout, je me trouvais face à face avec Jacques Lormon.

Il avait fort vieilli. Nous causâmes de lui, d'abord, et de sa situation : il était ingénieur dans une grande usine, et vivait entre ses machines et ses livres. Puis nous en arrivâmes à parler de ce qui fait l'objet de toutes les conversations, de Panama; et cela nous entraîna à raviver de douloureux souvenirs.

— Jamais, jamais, je ne me consolerais, me dit-il. Que ne suis-je resté là-bas, étendu près d'elle ?

Une petite fille vint à nous, un panier à la main.

— Fleurissez-vous, Messieurs, voyez les jolies roses...

Jacques me quitta brusquement.

---



CHAPITRE III

GACHIS ADMINISTRATIF



# I

## ANTITHÈSE

Nous sommes actuellement dans cette situation d'esprit que connaissent bien tous ceux qui se sont trouvés les armes à la main dans une mêlée : l'homme le plus calme, le plus doux, le meilleur, sent s'éveiller la bête féroce qui est en chacun de nous ; le besoin de frapper, de blesser, de tuer, l'envahit comme une sorte de frénésie ; lui, qui d'ordinaire éprouve des remords quand il a écrasé par mégarde un insecte, jouit des cris de douleur, jouit des désespoirs, jouit du sang. Cela s'appelle avoir fait bravement son devoir. Le combattant, rentré chez lui, lave son

visage et ses mains souillés de poudre, et, reprenant possession de son moi, se garde bien d'attenter à la vie d'une mouche qui bourdonne à ses oreilles.

La *trêve des confiseurs* nous aura-t-elle rendu le sang-froid que nous avons perdu ? S'il en est ainsi, bénies soient les petites boutiques qui ont encombré le boulevard, bénis soient même les camelots qui nous ont assourdis pendant huit jours.

L'année 1893 inaugure son règne sous de fâcheux auspices, et le rayon de gloire qui nous vient du Dahomey ne parviendra pas, c'est probable, à percer ce nuage pestilentiel qui s'est formé dans les marécages de l'Isthme américain, et qui nous enveloppe d'une atmosphère empoisonnée.

Pour les administrateurs de Panama, la semaine des étrennes a été celle de la Passion,

et leur chemin de la croix, fait à rebours, a eu pour première station Mazas, où les a transportés un panier à salade. On les a fouillés consciencieusement, pensant peut-être trouver dans leurs poches un acompte sur les millions perdus, mais on n'y a saisi, proie insuffisante, que des canifs, une montre et des porte-monnaie à peine assez garnis pour payer la *pistole*, c'est-à-dire le droit de se procurer une portion de viande et de légumes.

Je suppose que, le soir venu, lorsque, les dernières visites faites dans les cellules et les derniers tours de clefs donnés, rien ne troubla plus le silence monastique de la prison, ils ont dû tomber anéantis de corps et d'âme sur leurs étroites couchettes, et s'y endormir d'un lourd sommeil peuplé de cauchemars enfiévrés, rappelant le fameux tableau du peintre Detaille : *le Rêve*. Une plaine immense,

partout des corps inertes couchés côte à côte : — ici ce sont des cadavres, — et, planant au-dessus d'eux, très haut dans le ciel, une apothéose de bataillons victorieux, fantômes que l'aube rend déjà presque indistincts.

Cette vision, s'ils l'ont eue, était celle d'une époque bien rapprochée de nous, celle du voyage triomphal qu'on célébra par toute la France, et qui fit affluer devant les guichets de la Compagnie de longues théories d'admirateurs naïfs apportant ce qui leur restait d'épargnes amassées sou à sou. Ces infortunés ont tout perdu, et cela ne saurait être trop déploré ; mais quel étrange aveuglement était le leur, et quelle bonne volonté ils ont mise à se ruiner ! Aujourd'hui ils réclament justice, mais alors comme on était mal reçu à émettre un doute !

Combien je me souviens d'avoir éprouvé

de rebuffades lorsque, revenu en France après un assez long séjour à Panama, je racontais aux enthousiastes ce que j'avais vu, ce qui s'appelle vu ! Leur réponse était empruntée à la femme de Sganarelle : « Et s'il me plaît à moi d'être battue ! »

— Vous n'êtes pas ingénieur, me disait-on, vous parlez de tout cela comme un aveugle des couleurs, et je vous trouve un plaisant personnage de raisonner sur un sujet que vous n'entendez point.

— Cependant, cher Monsieur, convenez que j'ai assez de bon sens pour comprendre qu'on n'entame pas une montagne de granit aussi facilement qu'un pâté de venaison ; que, lorsqu'on a devant soi plus de 68 kilomètres de tranchée à faire sur 74, et qu'on paye déjà soixante millions d'intérêts annuels, il ne faut

pas être grand clerc pour voir qu'on marche fatalement à la faillite.

— Ta, ta, ta... Avez-vous la prétention d'être le grand Français, par hasard?

— Non, je ne suis qu'un modeste petit Français qui a failli laisser ses os à Panama et qui voudrait vous empêcher d'y laisser votre argent.

Un haussement d'épaules dédaigneux mettait fin à la conversation.

Aujourd'hui, c'est une autre gamme:

— Nous sommes trahis, à bas les voleurs! clame mon enthousiaste désabusé.

Il n'y a plus assez de gendarmes pour arrêter, plus assez de juges pour condamner, et même il regrette qu'on ait supprimé le Grand-Châtelet, la question et le pilori.

Exagération tout aussi déraisonnable que la première, il me semble, et contre laquelle

---

il est patriotique, tant ses effets peuvent être funestes, de réagir si on le peut. Montrer par des exemples pris sur le fait les vices d'organisation de l'Administration du canal interocéanique, indiquer les difficultés contre lesquelles son incapacité s'est butée, n'est-ce pas aider les hommes compétents à éviter les mêmes fautes, à savoir où sont situés les écueils ?

---



## II

LE PERSONNEL. — SUR LES CHANTIERS. — DANS  
LES BUREAUX. — LE CHANTAGE. — LA DÉCO-  
RATION DU CANAL.

En l'an de grâce 1886, les piastres tintaient joyeusement au rez-de-chaussée de l'immense bâtiment occupé à Panama par les bureaux de la Compagnie. C'était là qu'étaient situées les caisses, et tous les jours de véritables cascades de monnaie brésilienne ou mexicaine tombaient sur les comptoirs pour s'engouffrer dans des poches variées; il semblait que, si l'on avait quelque peine à dériver le cours du Chagres, on avait, en revanche, réussi à dériver celui du Pactole. A vrai dire,

la plupart des intéressés n'en exigeaient pas davantage.

Je me suis toujours demandé comment il pouvait y avoir en France assez de boutiquiers, de concierges, de petits propriétaires, pour alimenter cette rivière d'argent, — et à ce moment on ignorait qu'il y avait des fissures, ces fameux chèques dont on nous rebat les oreilles.

Le personnel qui venait s'y abreuver était prodigieux :

Sur les chantiers, le nombre des ouvriers variait de douze à seize mille, et le plus reluisant des nègres jamaïquais ne gagnait pas moins d'une piastre par jour ; quant à l'administration elle-même, tout le monde sait ce que signifie ce mot si doux à prononcer pour nos concitoyens, pour vous, peut-être, qui me lisez : rouages trop nombreux, encombrants

et si compliqués que personne, jusqu'ici, n'a pu les faire mouvoir tous ensemble. Brochant sur le tout, les services divers, dont le principal était celui des hôpitaux.

Tous ces gens-là n'étaient pas faciles à désaltérer, comme vous allez voir.

On avait fractionné la ligne du canal projeté en un certain nombre de lots qui furent adjugés à de grands entrepreneurs, lesquels avaient à leur tour des sous-traitants. L'ère des difficultés s'ouvrit presque tout de suite et montra quelle extraordinaire imprévoyance avait présidé à toute cette organisation.

Pleins d'ardeur et sans avoir prévu autre chose que le succès, on avait crié : « A Panama ! » comme on avait, quelques années auparavant, crié : « A Berlin ! ». Ainsi, on avait compté sans le climat, et, quand des ouvriers européens eurent commencé, sous

un soleil de plomb, à remuer les terres vierges et marécageuses de Colon et de San-Pablo, des équipes entières périrent en quelques jours.

On chercha une autre main-d'œuvre et on embaucha, tant à la Martinique qu'à la Guadeloupe, des travailleurs nègres, -- je veux dire noirs, le mot « nègre » offusquant, paraît-il, nos excellents compatriotes des Antilles. Ces colonies protestèrent vivement contre la consommation exagérée de citoyens français qui se faisait dans l'Isthme.

On les remplaça par des nègres de la Jamaïque qui ne sont ni citoyens ni Français. C'étaient de superbes gaillards, solides et vigoureux qui résistèrent un peu mieux au soleil et aux miasmes, mais ne résistèrent pas aux Chinois, marchands de produits chimiques sous forme de boissons alcooliques. Les

listes de décès adressées chaque jour à la direction ne mentionnèrent jamais le nom d'aucun d'entre eux. Cela se passait tout à fait en famille : quand un nègre mourait, on le plaçait sur une brouette qu'on *chavirait* du haut d'un talus, puis, pour terminer les obsèques, on faisait basculer un wagonnet plein de terre. Si on venait à négliger cette dernière partie de la cérémonie, les vautours, accourant à tire-d'aile, savaient se rendre utiles en débarrassant le cadavre de ce qui aurait pu faire de lui, grâce à la chaleur, un danger pour les vivants.

On ne conserva sur les chantiers d'autres Européens que les conducteurs, les piqueurs, les chefs d'atelier ; malgré la solde élevée qu'on leur offrait, on avait bien de la peine à les recruter, et encore ne fallait-il pas examiner de trop près leur état civil ni s'inquiéter de

façon trop indiscrete des motifs pour lesquels certains d'entre eux avaient quitté leur patrie.

Mais pourquoi, penserez-vous, ne faisait-on pas appel aux Colombiens, qui sont rebelles ou à peu près à la fièvre jaune ? Par cette double raison que le Colombien est paresseux comme un loir et fier comme le Cid, dont il descend en ligne courbe. Etre employé de bureau, c'est-à-dire se gratter les ongles et se regarder dans la glace, à merveille ; mais piocher dans la vase, pouah ! que dirait le Mançanarez !

Vous jugez quelle importance inattendue ces modifications successives donnèrent à la rubrique : frais généraux. Il fallut rapatrier les uns, aller chercher les autres, puis établir des services de bateaux destinés à combler les vides, à satisfaire l'appétit de plus en plus grand de la camarade.

---

Les braves Jamaïquais avaient la notion du rôle ingrat qu'ils jouaient, et, l'horrible alcool des Chinois aidant, leurs têtes crépues se montaient facilement. Je me rappelle avoir été témoin, dans les environs de Panama, d'une mutinerie causée par l'impossibilité où se trouvait un petit entrepreneur d'effectuer la paye du samedi qu'il venait de perdre à la roulette. L'entrepreneur, réfugié dans sa maison, avec ses contremaîtres européens tous armés, fort heureusement, de bons winchester, avait grand'peine à tenir en respect deux ou trois cents noirs gesticulant, braillant et d'aspect, je vous assure, fort peu rassurant. Je maudissais déjà très sérieusement ma sociabilité native qui m'avait entraîné dans cette bagarre, sous prétexte de cigares à fumer après dîner, lorsqu'un bataillon de soldats, demandé par télégraphe, descendit d'un train envoyé en

toute hâte. A la vue de la troupe, nos assiégeants se dispersèrent immédiatement; les guerriers colombiens, peu habitués à inspirer la terreur, laissèrent paraître sur leur mâle visage un joyeux étonnement. Ce qui acheva leur succès fut l'arrivée de la forte somme avancée par la « princesse », c'est-à-dire par la Compagnie du canal.

Des scènes analogues se reproduisaient souvent; elles ne contribuaient pas à adoucir les mœurs de tous les aventuriers qui s'étaient abattus sur l'Isthme et se livraient sans frein à toutes leurs passions qu'exaspérait encore l'influence de la fièvre.

Le métier d'entrepreneur n'était pas toujours, on le voit, des plus commodes, mais il avait de très sérieuses compensations dont je dirai un mot tout à l'heure.

Passons au personnel de l'administration

centrale. C'était une véritable armée de fonctionnaires, composée d'éléments très disparates; parmi les chefs de service, beaucoup trop nombreux, quelques hommes de valeur; dans les grades subalternes, d'anciens employés de Suez, sorte de vieille garde encadrant le troupeau des protégés, des déclassés, des malchanceux.

A ces trois catégories de personnes répondaient trois catégories de traitements dont le plus faible, appliqué aux candidats de la dernière classe, n'était jamais inférieur à huit mille francs, payables en piastres. Beaucoup de ces pauvres diables ne s'étaient jamais vus à pareille fête, et, dans l'ivresse de leur joie, couraient s'abonner aux *Petites Affiches* pour y chercher la liste des fermes à vendre en Normandie.

On leur remettait, en même temps que leur

billet de passage, une brochure où ils lisaient qu'avec une douzaine de gilets de flanelle, un lorgnon bleu et de la sobriété, on se portait à merveille dans l'Isthme ; la brochure parlait aussi de nuits étoilées et délicieuses, de brises tièdes aux effluves embaumées et chantait les logements confortables à bon marché, les meubles cédés dans des prix doux ; bref, le rédacteur n'avait rien oublié de ce qui pouvait réjouir à la fois les âmes rêveuses et les gens pratiques.

Il ne manquait au prospectus que les *ex-voto* qui terminent d'habitude ces morceaux littéraires : « Dieu soit loué, Monsieur, et vous aussi. Grâce à vos pilules... etc... »

L'*ex-voto*, pour les motifs que l'on sait, ne vint jamais.

---

Débarqué à Panama, le nouvel agent présentait sa commission au directeur du personnel, qui lui conférait un grade en rapport avec le chiffre de la solde fixé à Paris, c'est-à-dire avec l'étiage de ses recommandations. « Il fallait un calculateur, ce fut un *gommeux* qui l'obtint. »

— Voulez-vous être chef de bureau ?

— Oui, je veux bien ; ça doit être amusant.

Et on accrochait un inutile de plus à l'une des nombreuses branches de l'administration : contentieux dirigé par un ancien avocat général qui avait rendu sa robe rouge à la République pour cause d'incompatibilité d'humeur ; personnel dont le chef était l'aimable

M. Crozes ; comptabilité ; caisse ; hôpitaux ; matériel ; magasins ; service médical placé sous la surveillance d'un ancien médecin en chef de la marine ; et, enfin, service technique à la tête duquel M. Buneau-Varilla, ingénieur distingué, a été placé pendant quelque temps.

Chacune de ces directions renfermait une foule de compartiments. D'innombrables portes étiquetées : cabinet du chef de ceci, du sous-chef de cela, s'ouvraient sur d'énormes couloirs qui se croisaient en tous sens et formaient un véritable dédale ; on s'y serait perdu si des mains indicatrices, placées à tous les carrefours, à tous les paliers, n'avaient guidé l'explorateur en levant l'index sur les mots : septième division, troisième section, et en l'abaissant sur ceux-ci : émission de traites.

Ouvrons quelques portes : le contentieux

occupait, ou du moins employait, trente ou quarante personnes qui avaient pour toute pâture juridique les réclamations incessantes des entrepreneurs. L'ancien avocat général usait de son éloquence, non plus pour foudroyer ses adversaires, mais pour essayer de les amadouer, ce à quoi il réussissait rarement, car, agiter le spectre d'un procès était devenu une industrie fort lucrative. La Compagnie, dans ses contrats, s'était engagée à leur fournir, à titre remboursable et prêt à fonctionner, le gros outillage, tel que les perforateurs, les excavateurs, etc., dont le prix était fort élevé.

Or, il arrivait souvent que, par un hasard vraiment singulier, il manquait une pièce plus ou moins importante au moment où les mécaniciens montaient la machine, ou que des chaudières crevaient au premier coup de

piston ; désespoir des entrepreneurs, violentes récriminations.

La première fois que le fait se produisit, il y eut procès ; la Compagnie fut condamnée à payer des dommages-intérêts considérables ; cela constituait une publicité fâcheuse, et mieux valait transiger. Cet effroi de la polémique était proche parent de la dissimulation : il coûta bien cher aux souscripteurs.

J'ai entendu raconter qu'un entrepreneur, s'étant trouvé en désaccord de plusieurs centaines de mille francs avec la Compagnie au moment d'un règlement de comptes, employa cet argument : à chaque arrivée du courrier des Antilles, un journal très lu publiait le tableau des décès survenus à Panama dans la quinzaine, en y joignant, pour consoler les familles, de petits articles nécrologiques sur les morts notables. Cela dura deux mois, au

---

bout desquels l'article intitulé : *Les morts de Panama* disparut, et on cessa de jeter des fleurs sur les tombes des victimes.

Le contentieux s'était dessaisi en faveur de la caisse centrale.

— Mais c'est du chantage ! ne pus-je m'empêcher de dire quand on me fit ce récit.

— Je crois que oui, me répondit tranquillement mon interlocuteur.

La question des chèques m'apparut alors d'une façon bien différente de celle qui nous passionne en ce moment, et je ne me serais pas représenté la Compagnie comme une entremetteuse qui corrompt les consciences à prix d'or, mais plutôt comme une personne qu'on prend à la gorge en lui disant : « La bourse ou la vie ! »

---

Un bureau assez curieux était celui où se distribuait les billets de chemin de fer et qui était chargé en même temps de la chancellerie de l'Ordre du Canal, conception bizarre, mais qui reposait sur une idée très juste, à savoir que la meilleure façon d'attacher les hommes est de les lier avec des flots de ruban. On avait donc commandé à un bijoutier de Paris des croix fort joliment émaillées, reposant dans des écrins capitonnés de satin, et on avait fait imprimer sur parchemin des brevets ornés de vignettes dont le motif principal était le portrait du Grand Français, entouré d'attributs. Ces brevets étaient contresignés par le gouverneur de Panama, ce

---

qui leur donnait un petit air de nationalité étrangère. Malheureusement, le Gouvernement français refusa de reconnaître cette décoration, ce qui en diminua un peu le mérite aux yeux des amateurs de rosettes multicolores. Les décorés n'eurent que la ressource de se faire photographier de trois quarts, l'emblème panamiste à la boutonnière. Regrettons cette rigueur de nos ministres, car nous ne verrions peut-être pas tant de gens compromis aujourd'hui si on avait pu les payer en parchemins.

---

Dans le chapitre précédent, j'ai parlé de la terrible fièvre jaune, mais je n'ai presque rien dit des hôpitaux où elle tenait ses assises. Il n'est pas sans intérêt d'y consacrer quelques lignes pour achever la physionomie de Panama telle qu'elle m'est apparue en 1886.

Trois grands hôpitaux avaient été construits, l'un à Colon, l'autre à Panama, le troisième, qui portait le nom un peu ambitieux de sanatorium, et qui était destiné aux convalescents, dans la petite île de *Taboga*, située à quelques milles en mer en face du golfe de Panama. A la Culebra, à San-Pablo, sur d'autres points encore, on avait installé, tant bien que mal, des infirmeries. Tout cela

fonctionnait de façon déplorable, et je ne répondrais pas que tous les médecins eussent en poche des diplômes bien en règle. Quelques-uns de ces praticiens étaient, certainement, des hommes de science et de dévouement, mais combien étaient au-dessous de leur tâche !

J'en donnerai pour preuve deux faits personnels :

M. de X..., Cubain d'origine et médecin de la Faculté... de Rio, prétendait avoir trouvé le bacille de la fièvre jaune, et me persécutait pour que je me laissasse vacciner.

— Après vous, docteur, lui disais-je en riant ; prêchez d'exemple et nous verrons.

Le pauvre docteur, piqué au jeu, se piqua également au bras et mourut en deux jours.

L'autre fait est celui-ci : quand je quittai l'Isthme, j'eus pour compagnon de traversée

le médecin en chef de l'hôpital de Colon, retournant en France pour y jouir d'un congé qui me semblait bien gagné, car l'épidémie avait fait des ravages atroces dans son hôpital. Quelle ne fut pas ma surprise, dès les premiers mots échangés, en m'apercevant qu'il était *fou*, si bien fou qu'on dut, au bout d'une semaine, l'enfermer dans sa cabine.

Conçoit-on quelque chose de plus effroyable que ceci : des centaines de malades confiés aux soins d'un fou !

L'organisation des hôpitaux était pourtant fort belle sur le papier : on l'avait calquée, — excusez du peu — sur celle de notre Assistance publique parisienne. Il y avait une administration spéciale chargée de l'économat, de l'achat des médicaments, etc... à côté d'un service médical. Seulement — que de seulement ! — le directeur de cette admi-

nistration était un ancien capitaine au long cours, dont la seule préoccupation était d'être nanti d'un uniforme brodé — pourquoi ? je l'ignorerai toujours. Quant aux médicaments, entre autres la quinine, la quinine plus nécessaire que le pain, ils étaient de mauvaise qualité et faisaient souvent défaut.

On a vu quelle confiance pouvaient inspirer les infirmiers et infirmières. Lorsque le consulat de France s'étonnait de ne trouver, dans certains inventaires aucune somme d'argent, aucun bijou, on lui racontait un mensonge plutôt que de sévir, tant on craignait de soulever, par un coin, le voile épais sous lequel se cachaient tant de choses inavouables.

A Taboga, tout petit îlot fort aride, qui manquait même d'eau douce, il y avait un médecin très bien payé, qui habitait avec sa

famille une jolie maison. Le dimanche, et parfois pendant la semaine, les gros bonnets de la Compagnie allaient y faire des parties de pêche : c'était le sanatorium. Je ne répondrais pas que quelque personnage haut gradé n'ait point reçu, de temps 'en temps, l'hospitalité du docteur, sous prétexte de convalescence et probablement pour faire croire que ce mot pouvait être applicable là-bas à l'état des gens atteints par la maladie.

---

### III

#### M. DE LESSEPS A PANAMA. — UN GRAND HOMME EN MANCHES DE CHEMISE

Vouloir à tout prix cacher les abus qui s'étendaient comme une lèpre sur tout l'organisme, c'était, selon le mot de Talleyrand, plus qu'un crime, c'était une faute, une faute bien lourde. On en sentit le danger ; on comprit que, personne dans l'Isthme n'étant plus dupe, la France bientôt s'inquiéterait, et on eut recours à cet éternel moyen de sauvetage qu'emploient les gouvernements qui s'écroulent : on tenta une diversion.

Cette diversion fut le voyage de M. de Lesseps à Panama.

Quelle réponse aux gens qui médisaient du climat que de montrer ce vieillard illustre n'hésitant point à braver les fatigues d'une longue traversée afin de tenter la mort par l'appât d'une proie à nulle autre pareille, et de prouver qu'elle devait être bien loin, puisqu'elle ne venait pas s'en emparer ! Quel argument aussi à opposer aux sceptiques que de pouvoir proclamer que le maître, ayant vu, s'était déclaré satisfait ! On persuada donc à M. de Lesseps que son devoir était de payer de sa personne ; et, comme la vaillance est le dernier sentiment dont l'âge ne puisse avoir raison dans les natures d'élite, on n'eut pas de peine à le convaincre, et il s'embarqua avec une crânerie toute juvénile. Un nombreux état-major, à la tête duquel était M. Charles de Lesseps, lui fit cortège. Il voyagea en souverain : on abattit les cloisons des cabines pour

que sa gloire fût à l'aise, et on lui rendit partout les plus grands honneurs.

Le navire pavosé qui le portait fit son entrée dans la rade de Colon au bruit des acclamations, et les drapeaux, qui flottaient joyeusement de tous côtés, transformèrent en une cité heureuse et riante le cloaque affreux que j'ai décrit.

Le mirage commençait.

A la villa de « Christophe-Colomb » eut lieu le premier banquet : précisément, on venait de recevoir la nouvelle que M. de Lesseps venait d'être père pour la *n<sup>ém</sup> fois*. On porta des toasts dithyrambiques où je suppose qu'on fit remarquer que Victor Hugo, malgré son génie, n'avait jamais su chanter que l'art d'être grand-père.

M. de Lesseps répondit avec effusion et promit d'appeler son enfant « Christophe

Colomb » en souvenir de ce jour mémorable. On monta dans le train spécial tout enguirlandé, et on arriva à Panama assez tard, au milieu d'une poussière si épaisse que la ville semblait illuminée dans un brouillard. Les vivats, les canonnades, le salut des cloches sonnant à toute volée — et il y a presque autant d'églises et de couvents à Panama qu'il y a de roulettes, — tout cela était beaucoup de bruit pour un octogénaire. Malgré ses efforts, il semblait lutter difficilement contre la lassitude physique et morale.

Des appartements lui avaient été préparés à l'évêché, et c'est là qu'il résida pendant les quelques jours qu'il passa dans l'Isthme. Les réceptions avaient lieu à l'hôtel de la direction, demeure somptueuse, mais inhabitable, car elle est bâtie sur un égout, fait que je livre aux amateurs de symbolisme. On y donna

une série de déjeuners et de dîners, où passa successivement tout ce qui pouvait décemment prendre place en face d'une assiette ou d'un couvert proprement servis ; — vous voyez que je ne tire aucune vanité d'y avoir été invité. Comme les seigneurs féodaux, M. de Lesseps prenait place au haut bout de la table ; assis sur une sorte de grand fauteuil canné, entouré de coussins, il présidait avec bonhomie, sans redingote, sans gilet, sans cravate, et c'était certes un spectacle assez original que celui de cet Ancêtre, ayant dépouillé son pourpoint, et devant lequel on ne se présentait qu'en habit noir. Il parlait peu, mangeait bien et paraissait s'ennuyer ; ce qui tendrait à prouver qu'il ne suffit pas de supprimer la gêne pour éprouver du plaisir.

Le café pris, on allait saluer le grand

homme, et on se retirait aussi pénétré de respect que s'il avait eu en sautoir son cordon de la Légion d'honneur.

Un matin, il alla, toujours accompagné de son cortège, visiter les bureaux, et *surprit* les employés penchés sur leurs pupitres et écrivant avec conviction. Chacun semblait vouloir, avec sa plume, enlever un petit morceau de la Culebra. De nombreuses gratifications témoignèrent combien il s'était montré satisfait de constater tant d'ardeur au travail.

Puis, ce fut au tour des chantiers. Partout même cérémonie : les machines soufflaient, sifflaient, lançaient des panaches de fumée ; les ingénieurs, les entrepreneurs, les conducteurs expliquaient, bavardaient, montraient des plans, tout le monde parlait, et chacun concluait : Nous ne ferons qu'une bouchée

---

de cette montagne ; ici, nous creuserons un lac ; en cet endroit, nous comblerons ce fleuve ; les deux océans attendent avec impatience le moment de se donner la main ; encore quelques mois, et Suez aura un frère dans le monde. Hurrah ! criaient les nègres.

M. de Lesseps regardait vaguement, souriait et se rendait sous la tente où le lunch était préparé...

On le promena ainsi de concession en concession, comme les anciens promenaient aux fêtes des Panathénées les statues de leurs dieux. N'était-il pas, en effet, l'image à peine ressemblante d'un grand homme depuis longtemps entré dans l'Histoire ?

M. Ferdinand de Lesseps a fait Suez.

M. Charles de Lesseps a fait Panama.

César n'est pas diminué pour avoir engendré Césarion.



## VI

### CONSÉQUENCE

Un de mes amis, officier de marine, qui faisait, l'année dernière, partie de l'escadre du Pacifique, a eu l'occasion d'entrevoir Panama et m'a donné des détails navrants.

C'est surtout l'aspect désolé des chantiers qui l'a frappé. Il semble, me disait-il, qu'on y ait été surpris en plein travail, par une de ces grandes calamités dont parlent les livres saints et les vieux poèmes : pluies de feu, tremblements de terre, etc., et que les ouvriers, jetant leurs outils, aient fui avec épouvante.

Maintenant la brousse a gagné les remblais ;

---

les lianes ont enlacé, brisé de leurs bras noueux les machines gisant au bas des talus. Chose curieuse : des arbres ont poussé dans les tuyaux des locomotives. Les singes cabriolent de branche en branche en faisant des grimaces.

FIN

# TABLE DES MATIÈRES

DÉDICACE. . . . . v

## CHAPITRE I

### LA VIE A PANAMA

I. — De Bordeaux à Colon. — La ville-cloaque.  
— Christophe-Colomb. — Train de  
plaisir. . . . . 3

II. — Panama. — Mœurs militaires et civiles.  
— Les roulettes. . . . . 27

III. — Difficultés de la vie matérielle. . . . . 45

## CHAPITRE II

### LA FIÈVRE JAUNE

I. — Les Européens et le climat. . . . . 55

II. — M. Boyer, ingénieur en chef, directeur  
des travaux. — M. Duret, ingénieur.  
— M. La Vieille, consul général de  
France. . . . . 63

---

|  |    |
|--|----|
| III. — Mon ami Robert. — Le millionnaire<br>abandonné. — Le jettatore. . . . . | 69 |
| IV. — La Rose de la Culebra. . . . .   | 81 |

## CHAPITRE III

## GACHIS ADMINISTRATIF

|   |     |
|---|-----|
| I. — Antithèse. . . . .   | 93  |
| II. — Le personnel. — Sur les chantiers. —<br>Dans les bureaux. — Le chantage. —<br>La décoration du canal. . . . . | 101 |
| III. — M. de Lesseps à Panama. — Un grand<br>homme en manches de chemise. . . .                                     | 123 |
| IV — Conséquence. . . . .   | 131 |

